

— Charmante.

— Mieux que la Villana ?

— Un autre genre, plus commun mais plus frais, et qui rappelle les toiles de Greuze.

— Elle vivra, car elle peut nous servir. A demain, aux carrières de Mont-Rouge.

Les deux hommes se séparèrent, Michaël se dirigea vers Belleville et l'inconnu vers Montfaucon.

Bodin, Goulard et Mouffet, malgré tous leurs efforts n'avaient pu retrouver l'argent.

— Il faut y renoncer, — dit Mouffet, — et revenir au point du jour.

— C'est cela ! — reprit Goulard, — tu demeures à deux pas et tu veux nous devancer. D'ailleurs il n'est pas sûr que ce diable d'homme ait jeté autre chose qu'un caillou, ou que l'un de vous deux n'ait pas sournoisement déjà mis les écus en poche.

— On peut s'arranger, — dit Bodin, — passons la nuit à rôder le long du canal, il y aura bien quelque chose à faire en attendant le jour.

— Il y a mieux, — répartit Goulard, — les deux patrons viennent de s'en aller l'un à droite, l'autre à gauche. Le diable rentre à Montfaucon, et Polybrius que Mouffet nous a fait connaître pour notre malheur descend à la Courtille ; suivons le petit, et attaquons-le au détour d'une rue : je me vengerai sur lui de la peur que m'a faite l'homme aux grands yeux.

Mouffet s'écria :

— Le petit est mon bourgeois, et je ne souffrirai pas qu'on m'arrache le pain des mains.

— Dis donc ! — interrompit Bodin avec une expression de rage concentrée, — crois-tu que nous soyons venus ici tout exprès pour te plaire ?

— Et, — ajouta Goulard en serrant ses poings, — qu'on se laisse insulter sans se venger sur quelque chose ?

— Je préfère vous payer de ma poche.

— Ah ! — reprit Bodin, — je croyais qu'elle était vide.

— Certainement, elle est vide ; mais vous m'attendrez un instant...

— Oui, — interrompit Goulard, — tu nous paieras sur parole. Ce n'est pas ce papier-là qu'il nous faut. Reste ou suis nous. Je tappe sur ton bourgeois, et sur toi au besoin ; car nous avons un compte à régler et j'emporterai d'ici l'argent ou ta peau, choisis ! Mais d'abord au petit homme, part à nous deux, Bodin !

Goulard ôta ses souliers et se mit à courir après Michaël ; Bodin en fit autant ; Mouffet s'élança de la même manière, mais dans une direction opposée.

Les deux premiers eurent bientôt atteint Michaël, qui poussa un cri lamentable en se voyant arrêté.

— Pas un mot, ou tu es mort ! — lui dit Goulard ; — fouille-le, Bodin, je le tiendrai.

Bodin, avec une rare dextérité, parcourut en un clin d'œil toutes les poches de Michaël, et n'y trouva qu'une tabatière de bois, un mouchoir et un étui de lunettes.

— Nous sommes volés ! — cria Bodin, — vieux gueux ! canaille ! j'ai envie de te mettre en presse le long du mur.

— Regarde dans le gousset, — dit Goulard non moins irrité.

— Pas de montre ! mais si... non ! c'est un poignard qu'il a là, un bon poignard, ma foi ! regarde.

— Cela va servir pour la première fois. Passe-moi l'ontil, Bodin.

— Grâce ! cria faiblement Michaël ; — donnez-moi un rendez-vous, je vous apporterai mille francs ; faites-moi signer un billet, tout ce que vous voudrez ; mais ne me tuez pas.

— Combien vaut ton poignard ?

— Cent écus.

— Tu mens, cela t'a coûté cent sous.

— Non pas mes bons Messieurs, c'est une lame de Milan.

— Vieux cuistre ! c'est toujours assez bon pour toi. Lève la tête et tends le cou en avant, comme cela ; bien !

— Grâce, Messieurs ! je vous indiquerai un trésor.

— Connu, — répondit Goulard d'un ton brusque et d'un air ennuyé, — ils ont tous un trésor à vous indiquer sur le nez du commissaire et sous la jupe du procureur du roi. Allons, mon brave, un instant de courage, ça ne sera pas long.

Michaël ne trouvant rien à dire pour se défendre, se mit à pleurer comme un enfant. Au même instant, un éclat de voix sauvage et éclatant retentit au-dessus de leurs têtes.

— A moi, maître ! — cria Michaël qui eut reconnaître cette voix.

Les deux bandits prirent la fuite ; et à plusieurs reprises il leur sembla entendre auprès d'eux la même voix qui les avait déjà si fort effrayés, mais ils ne purent découvrir d'où elle partait.

— Mouffet nous paiera tout cela, — dit Goulard à son compagnon. C'est lui qui nous a embauchés ce matin ; nous avons touchés dix francs à nous deux, encore a-t-il fallu les arracher. Ce n'est pas agir un homme que de se conduire ainsi avec les camarades.

— Mouffet est un lâche ! — reprit Bodin. Il y a longtemps que je le guette. Je le soupçonne de travailler des deux mains.

— Tu crois qu'il est capable ?...

— J'en suis sûr. Comment se fait il que, depuis sa dernière sortie du baigne, il échappe toujours, quand les autres sont pris.

— C'est vrai ; j'ai fait cette remarque comme toi. Si on allait chez lui s'expliquer tout de suite ?

— Ce n'est pas l'heure de le trouver, et sa femme est seule, elle n'ouvrira pas.

— Sa femme ! elle a été arrêtée hier ; tu ne sais pas cela toi ?

— Non ! est-ce pour son enfant ?

— Un peu, et trente-six autres simagrées. Ils se mêlent de tout, maintenant ; et une femme n'est plus libre de faire ce qu'elle veut de ses petits.

— Ça fait pitié cette justice ! Bah ! faut bien donner du pain aux mouchards, et occuper à quelque chose ceux qui n'ont pas le cœur de travailler.

— Ce n'est pas l'ouvrage qui me chagrime, moi, c'est l'ingratitude du monde. Il faut risquer sa tête pour vivre, et trouver comme tout à l'heure un vieux poignard et une tabatière ; je ne prise pas, moi, et je n'ai pas besoin d'autre arme que

mon couteau, ça sert à tout et ça ne vous vend pas.

— Allons-nous faire danser Mouffet ?

— Attendons à demain.

— Et les quatre-vingts francs ?

— Je suis sûr qu'il les a ramassés.

— Brigand ! c'est égal, continuons à rôder, nous reviendrons au jour.

— Il ne fait pas chaud ici.

— Je sais un endroit où nous pourrions boire nos dix francs et surveiller le bord du canal ; y viens-tu ?

— Tout de même ; ça vaut toujours mieux que de rester là. Un drôle de particulier celui qui m'a saisi à la cririère !

— Il a l'accent étranger.

— Mais le bras solide.

— Qu'est-ce que tu penses de cet homme-là ?

— Je tâche de n'en rien penser du tout ; si tu veux me faire plaisir, n'en parlons plus.

Les deux hommes s'en allaient causant ainsi ; ils arrivèrent à l'écluse qui avoisine la rue Grange-aux-Belles, quand tout à coup, au détour de cette rue et du quai, ils rencontrèrent face à face Michaël qui, au lieu de fuir cette fois, vint droit à eux, tenant un pistolet de chaque main. Nous laisserons les trois hommes dans cette situation critique, et sans nous inquiéter d'une rencontre dont on verra plus tard le résultat, nous appellerons l'attention du lecteur sur un tableau plus digne d'attirer les regards.

Jules de TOURNEFORT.

(A continuer.)

## Académie des Sciences.

Séances des 25 octobre et 2 novembre.

Nos lecteurs n'ont pas oublié que vers le milieu de l'année dernière, une des comètes à courte période, celle qu'à tort ou à raison on appelle comète de Biela, et dont la révolution est de 6 ans 3/4, se montra inopinément sous une forme tout à fait inattendue. Elle s'était dédoublée, ou si l'on veut, était devenue une comète à deux têtes ; et ce fait étrange avait rendu beaucoup moins étrange un fait tout à fait semblable rapporté par l'historien Ephore, mais qu'on avait traité jusque-là fort cavalièrement ; car enfin la chose était impossible, trouvait-on ; donc Ephore nous avait fait un conte ridicule. Aujourd'hui l'historien grec est réhabilité ; bien plus, non seulement on admet que la chose est très possible, mais si nous en croyons M. Valz, elle pourrait bien n'être pas très rare. L'habile astronome nimois pense que beaucoup de comètes qui passent fièrement les unes à côté des autres se connaissent beaucoup plus qu'elles n'en ont l'air, et pourraient bien provenir, deux à deux ou trois à trois, d'une même comète, dédoublée dans le genre de celle de Biela. Il en est deux, entre autres, auxquelles M. Valz est fort tenté d'assigner cette identité d'origine commune. C'est l'une de celles du P. Vico, et celle qu'on désigne sous le nom de comète de Brorsen. M. Valz expose que dès les premiers jours de l'apparition de cette dernière, il fut frappé de cette remarque, qu'elle suivait à peu près